

Dans les monts Drakenstein. (Voy. p. 336). — Dessin de St. de Drée, d'après une photographie.

VOYAGE AUX MINES DE DIAMANTS DANS LE SUD DE L'AFRIQUE

(CAP DE BONNE-ESPÉRANCE),

PAR MADAME P...¹.

1872-1877. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

X

Gold-Fields (les champs d'or). — Les courses. — M. Moss et *l'Adventurer*. — Chefs cafres. — De la neige.
Le docteur Holub. — Le *Beau Lion* et son peuple.

Nous venons de recevoir des nouvelles directes des mines d'or par un jeune homme qui a travaillé autrefois avec nous et qui est de retour. Ces nouvelles sont fort mauvaises ; il prétend qu'on ne trouve rien et que la plupart des chercheurs d'or sont dans la plus grande misère. Cette assertion ne concorde guère avec ce qu'on a dit jusqu'ici. Il est très-difficile d'être bien renseigné, car peu de mineurs disent la vérité vraie. Dans un but facile à com-

prendre, les propriétaires de terrains aurifères ou soi-disant tels répandent des rapports fort exagérés. Il y en a même qui sèment dans le sol de la poudre d'or et de petits lingots, et bientôt le bruit court partout que le terrain de telle ou telle ferme est aurifère.

Ce genre d'escroquerie s'appelle « saler la terre », et, quoiqu'il soit très-connu, il ne manque jamais de faire des dupes.

Il est bien rare que des Anglais pénètrent quelque part sans y importer les divers genres de sport qui

¹ I. Suite et fin. — Voy. pages 289 et 305.

leur sont chers. Nous venons d'avoir des courses, à deux milles d'ici, dans une espèce d'hippodrome. Les voitures ne brillaient pas par leur luxe; je n'ai remarqué que trois cabriolets d'une forme originale, avec des attelages comme on n'en voit qu'au Cap; ils appartenaient à des médecins de Kimberley. Ce qu'il y avait de particulièrement curieux, c'était l'exhibition de diamants faite par les dames qui, presque toutes, sont femmes de marchands de pierres précieuses.

Un des juifs de l'*European* a voulu s'improviser sportsman. Il avait acheté un grand cheval noir et l'avait nommé *the Adventurer*, et, comme on lui avait dit que c'est la coutume d'accoutumer le cheval aux couleurs qu'il devra porter, on put voir toute la semaine l'*Adventurer* attaché à la porte de son maître devant un costume de jockey suspendu. Le jour de la course, Moss, déguisé en jockey, se présenta au pesage, mais son épopée se termina à peu de distance de l'enceinte. L'*Adventurer* se débarrassa de lui en le jetant sur le chemin avec de fortes contusions et prit son galop à travers champs; puis, le soir, fatigué sans doute d'errer à l'aventure et rappelé par le souvenir de sa dernière mesure d'avoine, il prit, au galop, le chemin de son écurie; mais avant d'y arriver il se jeta sur le brancard d'une voiture et s'éventra.

En nous rendant aux courses, notre désir était principalement de voir trois chefs cafres qui étaient venus parler d'affaires au gouverneur.

Nous eûmes la chance de nous trouver très-près de leur voiture et de pouvoir les examiner tout à notre aise. Ce sont d'assez beaux hommes; ils portent le costume européen. J'ai tout lieu de croire que ce sont des Griquas.

L'un d'eux, nommé Waterboer, est celui qui a cédé au gouvernement anglais le territoire du Griqualand, qui, de fait, ne lui appartenait plus, ce pays étant partie intégrante de l'État libre d'Orange quand les diamants y furent découverts. Il est grand et maigre, a une physionomie intelligente, des manières fort courtoises. Il a la réputation d'être assez instruit et de connaître la loi hollandaise, en usage ici, mieux que beaucoup d'hommes de loi de la colonie; il parle fort bien l'anglais.

Un autre chef, accompagné de son fils, jeune homme de quinze à seize ans, se nomme Mankoroane; je ne puis me rappeler le nom du troisième. Somme toute, il est facile de reconnaître en eux, au premier aspect, des hommes supérieurs, habitués au commandement.

Les courses ont duré trois jours. Nous avons pu examiner les toilettes, qui avaient bien leur attrait. Il fallait voir les dames nègres avec leurs costumes blancs, roses ou bleu de ciel, et leurs petits chapeaux surchargés d'une quantité de fleurs et perchés sur le sommet de leur tête laineuse. Il y avait une femme dans une tenue éblouissante, de fort mauvais goût d'ailleurs, qui se faisait remarquer par la richesse de

ses diamants. Après information, j'ai su que c'était une Canadienne, dont le mari est Hongrois. Ce couple fait le commerce des diamants: madame traite les affaires, tandis que monsieur se livre à l'ivrognerie. Un jour, un individu, que l'on dit Hongrois, profita de ce que monsieur était ivre pour lui vendre cher un mauvais diamant; peu de temps après, espérant sans doute que son compatriote serait dans le même état, il revint lui proposer un autre diamant. Cette fois il fut reçu par madame, qui lui dit que son mari était absent, mais qu'elle suffirait bien pour recevoir un voleur; et aussitôt, s'emparant d'un fouet, elle tomba à bras raccourcis sur le malheureux, qui était loin d'être de sa force et ne parvint qu'à grand-peine à éviter les coups en courant avec peine, gros et lourd comme il l'était.

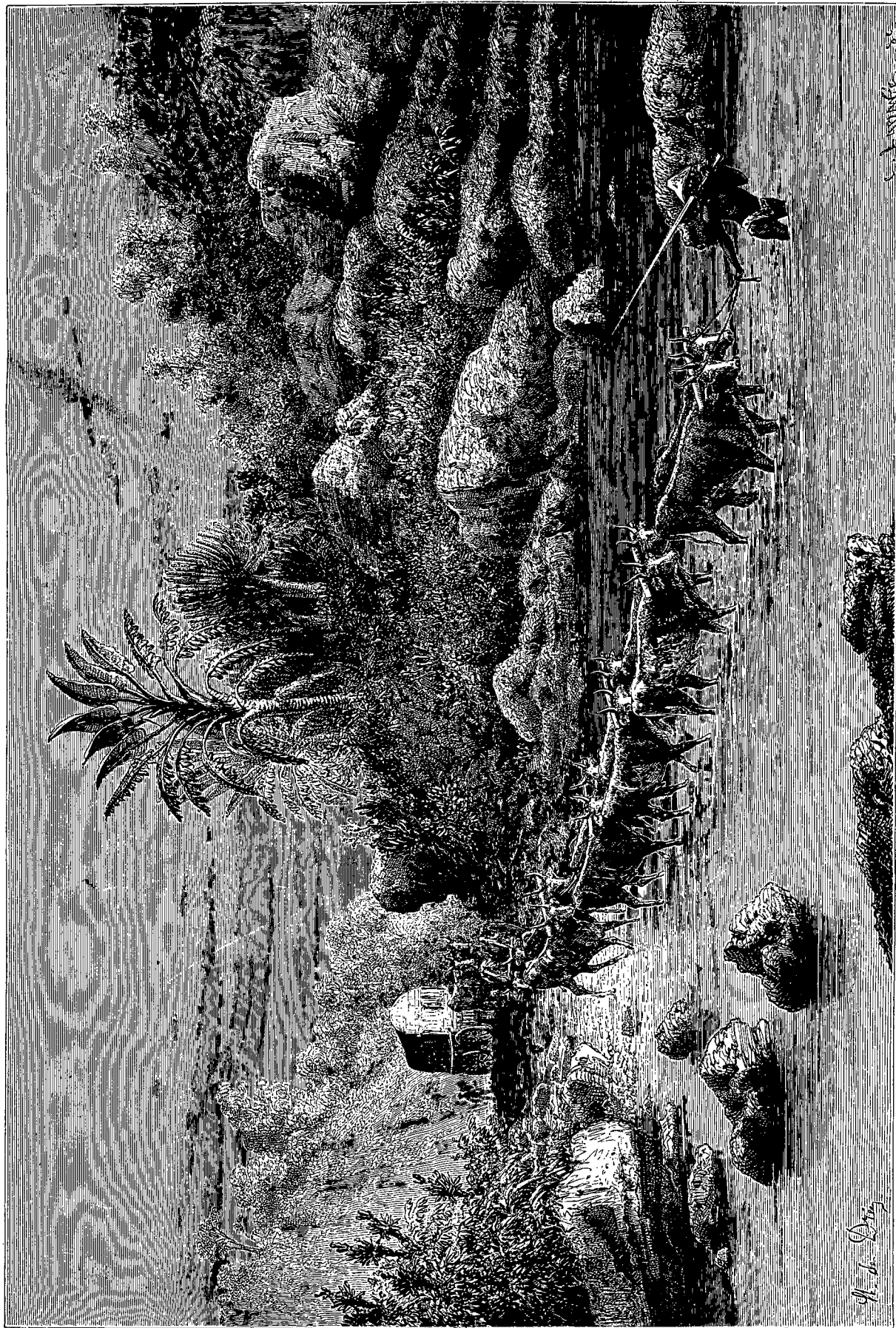
Un procès s'ensuivit et la dame fut condamnée à cinquante francs d'amende; elle paya de bon cœur en se disant prête à recommencer au même prix.

Quand nous avons un peu de joie, elle est de courte durée; mon mari en travaillant fit rouler au milieu des pierres un diamant qui nous parut assez gros; mais après l'avoir examiné, nous vîmes avec peine que ce diamant, qui pesait sept carats trois quarts, de forme octaèdre, presque blanc, était fracturé à l'intérieur et n'avait presque pas de valeur à cause de ce défaut. Nous eûmes toutes les peines du monde à le vendre deux cents francs. Sans la fracture, on en eût trouvé mille deux cent cinquante francs pour le moins.

Aujourd'hui nous avons vu la procession organisée par les Francs-Maçons à l'occasion de leur prise de possession de la loge qu'ils ont fait construire. Cette cérémonie eût été assez solennelle sans l'état d'ivresse complète où étaient plusieurs d'entre eux, tandis que les autres, quoique n'étant pas tout à fait privés de leur raison, montraient assez qu'ils ne devaient faire partie d'aucune société de tempérance. Ce soir, ils se réunirent dans un grand banquet, au prix de soixante-deux francs cinquante centimes par tête! Que sera l'aimable corporation après le dîner? Quelqu'un des convives pourra-t-il retrouver son domicile?

Il paraît que nous vivons dans une année exceptionnelle; ce matin, quelle n'a pas été notre surprise de voir tout le pays couvert d'une épaisse couche de neige! On assure que de mémoire d'homme on n'en avait jamais vu ici; les indigènes, blancs et noirs, sont émerveillés; ils trouvent cela magnifique. Quelques-uns même, plus naïfs que les autres, nous disent qu'ils ont bien vu des gravures représentant de la neige, mais qu'ils n'y ont jamais cru jusqu'à ce jour.

Une maladie dont j'ai beaucoup souffert nous a fait faire ample connaissance avec le docteur Holub, qui m'a soignée pendant quelques jours. Ce docteur est un naturaliste de Prague envoyé par une société scientifique de cette ville pour étudier la flore et la faune du sud de l'Afrique. Il a déjà établi un musée dans



Voiture de voyage dans le Griqualand. — Dessin de St. de Drée, d'après un croquis.

sa ville natale, et ici sa maison renferme des collections en tous genres que l'on peut voir librement. Il est aidé aussi, dit-il, par une société de Saint-Petersbourg; mais, comme toutes ces subventions sont loin de suffire aux dépenses occasionnées par ses voyages, il exerce la médecine dans le camp. Il a très-bonne réputation comme médecin et il est très-occupé.

A la suite de son dernier voyage, il a expédié quatre mille cinq cents livres de colis composés de curiosités de toutes sortes qu'il a recueillies dans l'intérieur, et ce n'est pas son premier, c'est son troisième envoi en Autriche.

La direction qu'il a prise dans ce dernier voyage est celle du lac Ngami; il a traversé le grand désert de Kalahari, où il a failli mourir, étant resté trois jours sans une goutte d'eau. Plusieurs fois il a échappé à la mort: le pays est infesté de serpents, parmi lesquels se trouve le cobra, dont la morsure est mortelle.

Il voyage seul avec quelques Cafres et un fourgon. C'est sans plus d'embarras qu'il se propose de quitter prochainement les champs de diamants, de traverser l'Afrique de l'est à l'ouest, et d'aller s'embarquer à Sierra-Leone pour l'Europe, en disant à l'Afrique un éternel adieu.

Nous venons de rencontrer un petit homme que nous avions connu autrefois; il m'avait vendu des plumes dont il fait principalement le commerce. Il revient d'un voyage dans l'intérieur et nous a fait une description assez curieuse d'une tribu de Cafres qu'il a visitée. Le chef de cette tribu porte un nom dont la traduction est « Beau Lion ». Il commande à vingt mille nègres, qui lui obéissent aveuglément.

Les huttes forment une grande ville fort bien tenue, qui a une police et des gardes armés de fusils et d'assagais (sorte de lance de fabrication indigène). Quand un « trader » (trafiquant) arrive avec ses wagons, le chef envoie immédiatement un certain nombre d'hommes armés monter la garde autour de lui, afin de le protéger contre toute tentative de vol jusqu'à son départ. Il est désireux de faire des affaires, mais il veut qu'on soit persuadé qu'il ne vend rien; le tout est de s'entendre, et ce serait l'insulter que de le croire. On lui fait présent d'habits, de quelques fusils, d'eau-de-vie, d'étoffes de couleurs voyantes, d'un chapeau à fleurs pour sa femme ou ses filles; alors il devient d'une courtoisie et d'une générosité sans bornes: ses visiteurs peuvent charger leurs wagons de peaux, de plumes et même d'ivoire.

Ce chef ne manque jamais de passer une revue de ses guerriers devant les étrangers et il est très-sensible aux éloges qu'on lui adresse à ce propos. Pendant tout le séjour que l'on fait chez lui, on est nourri et logé à ses frais. Aussi le petit monsieur qui nous raconte ces choses est-il fort enthousiasmé; il se propose, aussitôt qu'il aura terminé ses affaires ici, de retourner faire une visite au « Beau Lion ». Cet empressement seul prouverait qu'il nous a dit la vérité.

XI

Les fermes des Boers. — Sables mouvants. — L'élevage des autruches. — Étangs salés. — La ferme de Belmont. — Le chef des Griquas. — Hope-Town et son commerce.

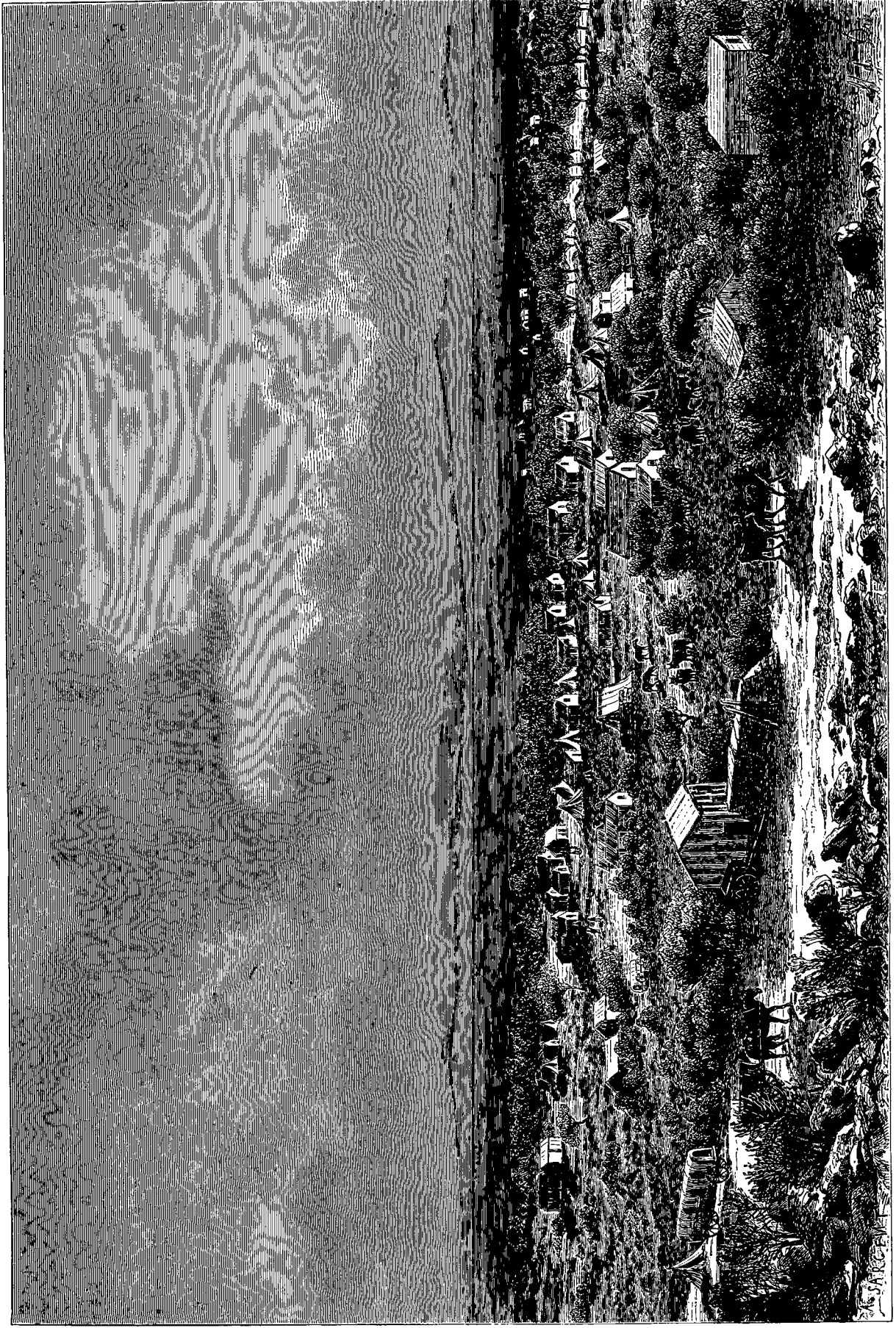
Notre travail journalier est toujours le même; les jours se suivent et se ressemblent beaucoup, ce qui rendrait notre vie fort monotone, si de temps en temps nous n'avions la visite de nouveaux arrivants, ou bien d'anciens amis qui, après nous avoir quittés pour entreprendre un voyage, viennent, par leurs observations, compléter celles que nous avons faites nous-mêmes.

J'ai déjà plusieurs fois parlé des boers à différents points de vue, mais je n'ai rien dit de leurs fermes et de leur existence.

La première chose à laquelle pense le fermier lorsqu'il prend possession du terrain sur lequel il doit s'établir, c'est de créer un étang: ce qui est en effet la chose la plus indispensable dans un pays où il n'y a pas de sources, où les rivières sont fort rares et où les ruisseaux manquent absolument. Sa seconde opération est de construire sa maison: à cette fin, il cherche une terre qui ressemble un peu à l'argile; il la délaye et la pétrit avec l'eau de son réservoir, et forme des espèces de briques d'un pied de long et de six pouces d'épaisseur, qu'il laisse sécher au soleil; après quoi, il ne lui faut plus que peu de temps pour assembler ses matériaux et bâtir sa maison, qui se compose invariablement de deux ou trois pièces et n'a, bien entendu, qu'un rez-de-chaussée; une couche de peinture ou de chaux sur les murs termine l'opération. L'ornementation est un superflu dont le Boer se soucie peu. Désormais, dans cette maison, le fermier laissera écouler en paix sa vie paresseuse, en dormant régulièrement trois ou quatre heures au milieu du jour. Il faut pour cela que les serviteurs hottentots soient de bien bons travailleurs.

La maison n'a qu'une chambre à coucher, occupée par deux lits pour les parents: les enfants couchent par terre sur des matelas ou, le plus souvent, sur des peaux.

Tous ces fermiers sont énormes, en grandeur comme en grosseur, qu'ils soient d'origine française, hollandaise ou allemande. Ce sont certainement les hommes les plus grands et les plus lourds du monde. On assure que leur taille moyenne est d'au moins six pieds anglais, soit cinq pieds et demi de France, et que, dans une même famille, on trouve souvent des individus qui dépassent cette « hauteur » de deux, trois et même quatre pouces. Ils engraisseront de bonne heure, par suite de leur indolence et de leur monstrueux appétit. Trois fois par jour ils se gorgent de morceaux de mouton frits dans la graisse dudit animal qui ressemble fort à de la chandelle; ou bien, s'ils veulent varier, ils absorbent une espèce de hachis de la même viande, relevé de je ne sais quel condiment, et frit de même dans la graisse.



Klipdrift sur le Vaal. (Voy. p. 332). — Dessin de St. de Drée, d'après une photographie.

Ils mangent rarement de légumes : aussi en cultivent-ils peu. En somme, ces gens vivent ensemble depuis leur naissance jusqu'à leur mort, à la façon des animaux, sachant à peine lire et tout au plus signer leur nom, ignorant absolument ce qui se passe dans le reste du monde.

L'ancienne loi du Cap, relative à la distribution des terrains publics aux colons, était assez curieuse. Chaque colon, après avoir choisi l'emplacement qui lui convenait, obtenait le droit de possession de trois à quatre mille « morgen », c'est-à-dire un peu plus de six mille arpents; il n'était pas toutefois obligé d'en prendre autant, mais, quelle que fût l'étendue de sa ferme, elle devait être de forme circulaire; de sorte que, deux propriétés ne pouvant se toucher que par un point, il restait entre elles de vastes étendues de terrain inculte.

Cette ordonnance avait été établie par la Compagnie hollandaise des Indes orientales, qui redoutait sans cesse les conspirations et les révoltes.

La loi existe toujours, mais elle n'est plus exécutée à la lettre; de sorte que les fermiers s'emparent des terrains intermédiaires et les cultivent, sauf à en payer l'impôt dès que l'administration s'en aperçoit.

M. Bayle, qui a fait un voyage dans le sud de l'Afrique, dit que, depuis son départ d'Angleterre jusqu'à son retour, il n'a pas foulé un pouce de terre semblable à celle de l'Europe. Il n'a trouvé que du sable, rouge ou blanc, salé ou doux, mais toujours du sable. Les prés, les céréales poussent dans du sable. En outre, les sables mouvants s'avancent insensiblement, couvrent les terres et finissent par les ensevelir.

L'invasion s'opère avec une lenteur infinie, grain par grain. Ces déserts ambulants prennent toutes les formes et toutes les grandeurs, depuis le petit monticule gros comme une charretée de sable jusqu'à la vaste mer aux vagues onduleuses. Si l'on ne peut arrêter complètement leur marche, du moins on peut l'entraver pour un certain temps, et, pour y parvenir, chaque fermier a le droit de demander des secours au gouvernement. Le moyen ordinaire est d'opposer au sable une grande quantité de plantes grasses. Ces plantes rampantes s'étendant lentement, étreignent peu à peu la masse de sable et finissent par la retenir. Toutefois un moment vient où il faut reculer la ligne de défense; c'est une retraite en bon ordre, mais c'est une retraite.

Entre le Cap de Bonne-Espérance et le Griqualand, on traverse deux déserts qui ne sont séparés que par une oasis de peu d'étendue. Ces déserts se nomment l'un le Karrou, l'autre le Gouff. Ils n'ont absolument rien qui les fasse ressembler au désert du Sahara. C'est une terre désolée, sans eau, sans végétation; de temps en temps on rencontre quelques arbustes épineux, hauts de sept à huit pouces, quelques pieds de camomille; ce terrain brûlant est d'une monotonie désespérante.

A partir de Beaufort seulement on commence à voir le Cafre sauvage et un peu de végétation; c'est la fin du Gouff et c'est dans cette contrée relativement fertile que se trouvent les fermes où l'on élève l'autruche. Cet élevage est très-simple : on achète une couvée d'autruches comme on achète des poulets, avec cette différence qu'on les paye de cent vingt-cinq à deux cent vingt-cinq francs; elles ne coûtent rien à nourrir; la seule dépense est l'établissement d'une haie autour de leur parc. En trois années elles atteignent l'âge où le plumage est complet et doivent rapporter de cent à cent cinquante francs par an. Elles pondent beaucoup et exigent peu de soins. On menace d'une amende de mille deux cent cinquante francs quiconque volerait leurs nids dans la colonie du Cap. Le commerce de ses plumes procure de grands bénéfices aux éleveurs, quoique les plumes des autruches domestiques aient bien moins de valeur que celles des autruches sauvages.

Une excursion sur le bas du Vaal, affluent de l'Orange, offre un intérêt particulier : d'abord parce qu'il y a sur le Vaal des lavages de diamants, ensuite à cause de la différence qui existe entre ce pays et celui que nous habitons.

« Après avoir passé Alexandersfontein, raconte un voyageur de nos amis, et avoir traversé les plaines avoisinantes, peuplées d'une grande quantité d'antilopes, de grues et de « chats de mer », nous arrivâmes chez un riche fermier possédant des terres considérables sur lesquelles paissent de nombreux troupeaux. Sa maison est relativement opulente pour ce pays. Il doit sa fortune aux diamants, mais il ne veut pas avoir l'air de s'en souvenir. Il prétend même que sur sa ferme ils abondent, mais que personne ne viendra les y chercher. Plus loin on trouve la Modder ou Rivière boueuse; aujourd'hui c'est un vilain ruisseau sans eau. Il nous fut donné plus tard d'y voir un changement à vue : à la place de ce lit desséché, un torrent impétueux roulait ses vagues mugissantes, entraînant avec lui tout ce qui se trouvait sur ses bords; de grands arbres déracinés étaient emportés par le flot comme des fétus de paille.

« Pendant ce temps-là une armée de wagons attendait sur ses deux rives la retraite des eaux.

« Nous visitâmes Jacobsdaal, qui compte parmi les villes les plus commerçantes de l'État libre d'Orange, mais qui a ici un autre genre de célébrité, celle d'être mal peuplée; vers cette cité se dirigent tous les individus qui ont quelque raison de fuir la justice britannique.

« Au delà de la ville, on traverse de grandes plaines couvertes d'herbes; on commence à sentir la fertilité. En continuant notre route, nous trouvons de grands étangs d'eau salée qui fournissent du sel à tout le pays.

« Après les pluies, la terre est couverte d'une couche saline, véritable manne pour les Boërs; dès que les eaux sont retirées, ils s'empressent de venir fair

leur provision. Ces étangs sont assez nombreux ; les plus grands sont ceux auprès desquels nous nous sommes arrêtés. Les dépôts cristallisés couvrent une étendue d'au moins trois milles. Le sel, mêlé à d'autres minéraux, a un goût particulier qui n'est pas désagréable. Les Boers le préfèrent au nôtre, qui n'a pas de goût selon eux ; il faut dire qu'ils sont aussi du même avis quant à l'eau pure, tellement ils sont habitués à boire de l'eau saumâtre et boueuse.

« C'est près de ces étangs que nous fûmes reçus à la ferme de Belmont par le propriétaire, M. Wayland. C'est bien la plus charmante ferme qui se puisse imaginer, et l'heureux propriétaire est certainement, à l'encontre de tous ceux que nous avons visités jusqu'ici, l'hôte le plus aimable et le plus hospitalier qui existe sur la terre d'Afrique. Il y avait grande réunion, et eût-elle été plus grande encore, M. Wayland n'en eût été que plus heureux.

« En 1867, le chef des Griquas publia une résolution du conseil de sa nation ayant pour but de faire appel aux colons européens. Il les engageait à venir s'installer sur ses domaines et leur permettait de prendre des fermes à fief.

« C'est à ce moment que M. Wayland vint s'installer dans le pays. Toute son industrie consiste à élever de nombreux troupeaux. Cette partie du Griqualand s'appelle l'Albania, et notre hôte y possède sept fermes, indépendamment de vingt mille arpents de terrains diamantifères sur le Vaal.

« Malgré l'insistance gracieuse qu'il mit à nous garder, nous primes congé de notre hôte et nous nous dirigeâmes vers l'Orange. Ce grand fleuve, qui traverse l'Afrique de l'est à l'ouest, est bordé de saules, mais le silence y règne ; ni bateaux ni canots ne l'animent ; les habitants n'ont pas encore trouvé moyen de tirer parti des ressources d'une artère aussi considérable. Son cours est très-rapide, et comme il n'est d'aucune utilité aux habitants du pays, comme il est même pour eux un inconvénient à cause de la difficulté de le traverser, ses rives sont désertes.

« L'unique endroit habité sur ses bords est la ville d'Hope-Town, qui possède les deux seuls bacs établis sur le fleuve Orange dans toute la longueur de son cours, depuis sa source dans les monts Drakenberg jusqu'à la baie du pays des Namaqua où il se précipite dans l'Atlantique.

« On éprouve une impression bien agréable quand, après avoir traversé ces terres désolées du Veld et ces déserts de sable, on rencontre, au milieu de la verdure, des arbres et des fleurs, des maisons propres blanchies à la chaux et habitées par des gens vivant de la vie européenne ou à peu près. La ville d'Hope-Town n'est pas grande, ayant tout au plus deux cents blancs et quatre cents nègres. L'aisance, l'opulence même y règnent, et cela s'explique, en ce que la ville sert de centre à tout le commerce de l'intérieur. C'est là que les trafiquants viennent s'approvisionner

de tout ce qui peut séduire les populations nègres avec lesquelles ils font du commerce, et c'est aussi à Hope-Town qu'ils viennent vendre tous les produits qu'ils se sont procurés chez les indigènes, plumes d'autruche, peaux, ivoire, cornes, etc.

« L'activité commerciale de cette ville est incroyable. On cite une seule maison qui expédie tous les quinze jours à Port-Élisabeth dix mille livres pesant de plumes d'autruche : ce qui fait deux millions de plumes par mois.

« La livre, qui se compose de soixante-dix à cent plumes, se vend en gros mille francs et quelquefois plus. Il y a de ces plumes qui atteignent quinze et vingt pouces de largeur, et notre ancien magistrat de Du Toit's Pan, M. Palgrave, qui a fait de nombreux voyages dans l'intérieur, nous a affirmé en avoir vu de vingt-quatre pouces.

« Le commerce des fourrures est moins important, le transport et la conservation en étant plus difficiles. Ce sont les champs de diamants qui ont accaparé ce trafic ; les plus recherchées sont les peaux de loutre. »

Notre ami, qui a parcouru le monde entier, ajoute qu'il n'a jamais souffert de la chaleur autant que dans cette partie de l'Afrique. A Hope-Town, il était suffoqué et brûlé, malgré toutes ses précautions.

Il nous raconte encore beaucoup d'autres choses intéressantes ; c'est pourquoi je crois devoir, dans l'intérêt des lecteurs, lui céder de nouveau la parole.

XII

Eskdale et M. Arnot. — L'hôpital des lépreux. — Le premier diamant. — Village bassouto. — Un trafiquant — Permis de chasse. — Un Buschman. — Établissement de Klipdrift sur le Vaal. — La sauterelle et le voët-ganger.

.... A Hope-Town, nous dit-il, on est généralement hospitalier ; aussi ne fus-je que médiocrement surpris de me savoir invité chez M. David Arnot, qui reçoit beaucoup de monde dans sa propriété d'Eskdale. Je montai à côté de M. Lilienfeld dans sa voiture attelée de magnifiques chevaux connus de tout le pays. Nous eûmes de la peine à décider le batelier à nous faire traverser le fleuve, qui est dangereux quand le vent souffle trop fort. Toutefois nous arrivâmes sur l'autre rive sans accident et nous atteignîmes Eskdale après avoir parcouru un pays aride, à travers de nombreux coteaux qui servent de repaires à des babouins farouches.

M. David Arnot, peu connu certainement du public, l'est beaucoup mieux du gouvernement anglais. Dans une sphère modeste en apparence, il s'est donné une mission d'une grande importance. C'est lui qui, depuis dix-sept ans, conduit les affaires du chef Griqua, et l'on peut affirmer que, malgré toutes les difficultés qu'il a rencontrées, il les a dirigées avec une habileté qui lui fait honneur. Tenace, intrépide, habile, il n'a jamais dévié de son but, celui de faire

accepter ces territoires par le gouvernement anglais. Jamais homme n'a été aussi détesté qu'il l'est par le gouvernement des Boers. Il a su conseiller les deux chefs cafres, Waterboer des Griquas et Monkavan des Korannas; et, sans posséder une seule arme, grâce à la force de son caractère, il a empêché que ces Chefs ne tombassent, l'un au pouvoir de l'État libre

d'Orange, l'autre de la république du Transvaal. En outre, M. Arnot est très-instruit; il correspond avec le docteur Hooker, et les jardins de Kew lui doivent de précieux spécimens.

Eskdale est situé au milieu d'un pays désolé, entouré de coteaux absolument nus; pas une goutte d'eau, pas un brin d'herbe! Sur les bords des ravins,

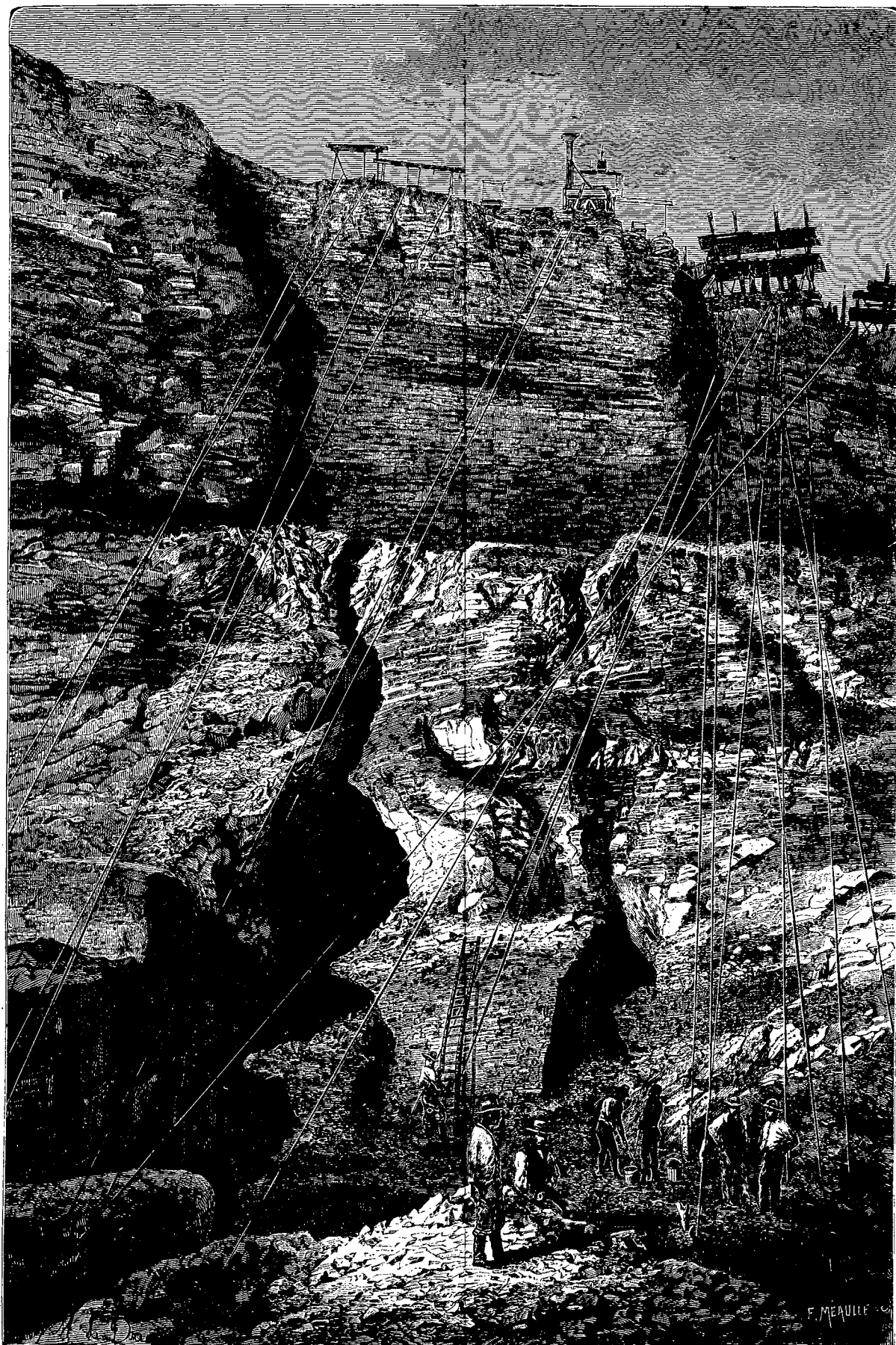


Fond de la mine de Kimberley. (Voy. p. 334). — Dessin de St. de Drée, d'après une photographie.

qui peuvent d'un instant à l'autre devenir des torrents, et au milieu de cailloux rouges, on voit quelques rares aloès et de petits groupes de cotonniers du Cap; mais leur pâle verdure disparaît dans l'ensemble de ce morne paysage. Au milieu de cette désolation, la maison est isolée; pas une branche à l'entour, si ce n'est quatre ou cinq arbres fruitiers misérables; on la croirait bâtie sur les cendres d'un volcan. Der-

rière le bâtiment, à une certaine distance, dans un endroit sans doute plus propice, se trouvent un jardin et un petit étang; le jardin offre à la vue des arbres fruitiers d'Europe et des fleurs.

Grâce à la reconnaissance des deux chefs cafres, M. Arnot est l'un des plus grands propriétaires fonciers du globe. Je ne parlerai qu'en passant de la manière simple et grande en même temps avec la-



(Mine de Kimberley. (Voy. p. 334). — Dessin de St. de Drée, d'après une photographie.

quelle nous fûmes accueillis et du regret que nous eûmes de nous séparer sitôt d'un hôte aussi aimable.

De retour à Hope-Town, le docteur Muskett me proposa de visiter avec lui les lépreux. Quelle que soit l'horreur de ce spectacle, j'en dirai quelques mots. D'un côté, l'on voit le fleuve avec son rivage couvert de saules; de l'autre, une succession de coteaux nus; çà et là quelques pieds de casse grim-pante serpentant sur le sol; aucune ombre et une chaleur horrible pendant l'été, et, pendant l'hiver, des vents impétueux et glacés. C'est sur la pente d'un de ces coteaux exposés à toutes les intempéries que l'on a construit quelques huttes d'osier portant le nom d'hôpital des lépreux. Elles peuvent avoir six pieds de diamètre et autant de hauteur, et sont protégées contre le froid et le chaud par une couverture formée de peaux dans un tel état qu'il serait impossible de dire à quels animaux elles ont appartenu.

A notre approche les lépreux arrivent, les enfants cessent leurs jeux pour accourir aussi, pauvres petits qui ont déjà reçu le fatal avertissement; tous sont condamnés à courte échéance. Ce que nous vîmes dans les huttes était plus affreux encore : des hommes, des femmes dont les membres tombaient en pourriture. Et cependant il y en a qui sont mariés, et les enfants que nous avons vus sont leurs enfants!

Voilà comment sont traités les lépreux dans un pays soumis à des magistrats chrétiens! Sans ce pauvre docteur, sans les prodiges de charité qu'il parvient à faire, ces malheureux n'auraient pas même un abri et de quoi manger; ils mourraient de misère et de souffrance. Je ne crois pas qu'il existe rien de comparable à une pareille maladie : se voir mourir à petit feu, tomber en morceaux et pouvoir fixer l'époque de sa mort! Une fois qu'on est atteint, l'amputation peut enrayer la maladie, mais pour un temps seulement.

Quoique les enfants des lépreux soient irrévocablement condamnés, on assure que la maladie n'est pas contagieuse, et même qu'un homme ou une femme qui épouse un lépreux n'en est pas nécessairement atteint. Les principales victimes de ce terrible fléau se trouvent parmi les Hottentots, les Korannas et les Buschmen; rarement il sévit chez les Cafres.

Le docteur Muskett fait tout ce qu'il peut pour ne pas croire à l'incubité de cette maladie, qu'il traite par la strychnine.

Dans la colonie du Cap, il existe plusieurs hospices de cette sorte, et j'ai entendu dire qu'il s'en trouve un près de la ville du Cap. Là aussi, dit-on, on tolère les horribles mariages qui perpétuent la race de ces malheureux.

Peu de temps après notre départ d'Hope-Town, nous nous arrêtàmes dans une jolie ferme, entourée d'un jardin rempli d'arbres fruitiers et de légumes; malheureusement tout venait d'être dévasté par une épouvantable tempête de grêle. Les grêlons étaient

gros comme le poing. Le fermier nous dit que plusieurs de ses bœufs et de ses moutons avaient été tués avant d'avoir pu rentrer à la ferme.

Son prédécesseur ayant trouvé un diamant de cinquante-cinq carats, lui avait vendu la ferme et était parti.

Plus loin nous fîmes halte dans une autre ferme, à laquelle s'attache un grand intérêt. C'est là que fut trouvé le premier des diamants de l'Afrique méridionale. Nous vîmes l'individu qui, sans s'en douter, changea pour une grande part la face du monde.

Quelques relais plus loin, nous arrivâmes à une petite ferme et nous fûmes reçus par un gigantesque Griqua. C'est la demeure favorite du chef Waterboer, depuis qu'il a abandonné Griqua-Town, sa capitale.

Puis nous nous trouvâmes au milieu d'une tribu de Bassoutos, qui est venue se fixer sur le territoire des Griquas et vit avec eux en bonne intelligence. Ce petit clan appartenait à une grande tribu, très-puissante et très-riche; à une certaine époque, ils tinrent tête aux Anglais et purent mettre en ligne sept mille cavaliers.

Autour du village s'étendent des jardins pleins de maïs et de légumes. Les huttes, entourées d'une haute palissade, sont propres, vastes, fraîches; leur diamètre est d'environ vingt pieds, et lorsqu'il y a des séparations à l'intérieur, elles sont faites avec de belles fourrures.

Il suffit d'y pénétrer pour être immédiatement convaincu que ces habitations sont les mieux adaptées au climat de ce pays; je n'ai jamais rien vu d'aussi coquet et d'aussi propre que ces huttes de Bassoutos.

La réception que nous fit notre hôte fut tout à fait cordiale; il fallait voir les figures souriantes de tous ces nègres exprimant le plaisir de recevoir un étranger. Ces Cafres ont de fort beaux troupeaux, presque tous achetés avec le prix des diamants trouvés par eux. Ils ont longtemps caché l'endroit où ils les avaient découverts; mais comme c'était sur les terres de M. Lilienfeld, leur nouveau propriétaire, et que celui-ci leur a promis de ne les obliger à aucune restitution, ils sont devenus plus communicatifs. L'endroit qu'ils ont désigné est au confluent du Vaal et du fleuve Orange. Ils en ont trouvé une vingtaine, presque tous gros. On assure que le fameux diamant « l'Étoile du sud de l'Afrique », exposé à Londres, vient de là. Ce diamant fut d'abord vendu dix mille francs, et ensuite payé trois cent mille par MM. Lilienfeld, puis huit cent cinquante mille francs par lord Dudley.

Le jour suivant, dans une ferme de ces messieurs, je vis un Cafre apporter un diamant qu'il venait de trouver; il pesait vingt carats et avait une teinte rosée. Il fut vendu immédiatement vingt livres (500 fr.), et celui qui l'acheta le changea presque aussitôt contre quatre cents moutons.

Nous venons d'arriver dans une ferme de Boers. Quel affreux contraste, lorsqu'on vient de quitter un village de Bassoutos ! Non, jamais la saleté n'est allée si loin.

En traversant une contrée stérile, notre attention est attirée par un bruit de roues et un mugissement de bœufs qui annonce l'arrivée d'un trafiquant. En effet, nous voyons un jeune Hollandais qui arrive d'une expédition dans le Namaqualand ; il est peu satisfait de son voyage. Il y a eu une grande sécheresse et il a perdu beaucoup d'animaux en route. Les autruches ont souffert et sont mal emplumées, et toutefois, quoiqu'il se plaigne d'avoir fait de grandes pertes en route, il apporte une riche collection de plumes et de peaux.

Les Cafres, nous dit-il, veillent sur leurs chasses avec le plus grand soin, et quiconque vient chasser l'autruche ou l'éléphant sur leurs terres, doit leur payer tribut. Cette exigence n'est rien que juste ; elle est même nécessaire, car on y fait de tels massacres que les espèces rares sont dès à présent exterminées dans l'État libre et le Transvaal. Il y a souvent des contestations entre les chasseurs trafiquants et les chefs nègres, mais elles viennent de ce que les frontières ne sont pas toujours bien définies, et aussi de ce que les Européens ne se gênent guère pour fouler aux pieds les droits des Cafres : de là des disputes qui dégénèrent parfois en batailles sanglantes.

Nous avons l'occasion de voir un Buschman. Ces hommes, dont la taille excède à peine quatre pieds, habitent les bois et se distinguent par une laideur affreuse et par un talent d'imitation remarquable. Ils sont d'une grande utilité pour ceux qui possèdent de nombreux troupeaux et qui, sans eux, en perdraient la plus grande partie.

Après de nombreuses pérégrinations, allant d'un côté et de l'autre, rebroussant chemin chaque fois qu'une rivière débordée nous barre le passage, nous arrivons à une ferme où j'ai l'occasion de voir le plus beau diamant qu'il soit possible d'imaginer. C'est un diamant de dix-sept carats et demi, provenant des établissements du Vaal ; il est d'une limpidité remarquable et sans aucun défaut.

Quand on visite les établissements du Vaal après avoir vécu aux Champs de diamants, on se croit transporté dans le Paradis terrestre, car il y a là de l'eau et des arbres : avantage inappréciable au milieu des privations que l'on a à supporter.

Le Vaal est une rivière qui se jette, comme nous l'avons dit plus haut, dans le fleuve Orange, et c'est sur ses rives, plus verdoyantes que celles des autres torrents du pays, que beaucoup de mineurs se sont établis et se livrent à la recherche des diamants dans les sables de la rivière. Le principal de ces établissements est Klipdrift : ce camp a eu momentanément une certaine importance, grâce à de belles trouvailles qui, grossies par la renommée, y avaient attiré un grand nombre de chercheurs. Tandis qu'aux champs

de diamants on opère par le triage, sur le Vaal on lave les sables¹.

Un fléau redoutable ailleurs qu'au sud de l'Afrique est peut-être plus terrible encore ici : c'est la sauterelle. Avant de devenir l'insecte ailé que nous connaissons, la sauterelle vit pendant trois ans à l'état de larve ; dans cet état, elle est encore plus dangereuse qu'elle ne le sera plus tard. Voici ce qu'en dit M. Bayle :

« Une fois en route, il nous fallut traverser toute une armée de voët-gangers en voyage. Ces larves demeurent trois ans sans ailes, voyageant partout en multitudes innombrables, et défient tous les efforts des fermiers pour sauver leurs récoltes. Du moins les sauterelles s'arrêtent la nuit pour manger ; le voët-ganger (mot à mot, *qui va à pied*) marche toujours, dévorant le sol. S'il rencontre des flammes, il les éteint en y jetant des millions de larves ; s'il se trouve un cours d'eau sur son passage, serait-ce le fleuve Orange, il le traverse sur un radeau fait des corps de larves noyés ; il peut y en avoir des milliards de sacrifiées, il ne s'aperçoit jamais de leur perte.

On m'a parlé de troupes de ces insectes occupant des surfaces de huit kilomètres de long sur cinq kilomètres de large. L'arrière-garde se nourrit des plus faibles de la bande. Ceux que nous rencontrâmes appartenaient à une belle espèce aux couleurs éclatantes ; ils avaient environ deux pouces de longueur et étaient couverts de raies jaunes, vertes et noires. Il existe une autre espèce encore plus redoutée, mais dont la livrée est beaucoup moins belle. »

XIII

Histoire des Champs de diamants. — M. Parker. — Du Toit's Pan et Bultfontein. — Contestations et annexion à l'Angleterre. — Cavernes de cannibales.

Le temps marche sans changements appréciables ; toujours le travail au claim ; toujours la même vie monotone ; toujours des orages, de la pluie, de la poussière, de la boue et du sable ; et, pour surcroît d'ennui, moins de chance que jamais. J'ai donc le temps de recueillir à droite et à gauche, et aux meilleures sources, des renseignements précis sur l'histoire des Champs de diamants.

Dès 1750, sous le gouvernement hollandais, une carte de la mission indiquait qu'il y avait des diamants dans le Griqualand. On prétend que les Hollandais s'en occupèrent à une certaine époque ; mais ces traditions tombèrent et restèrent dans l'oubli jusqu'en 1867, date à laquelle le gouverneur exhiba le diamant de Hope-Town.

Il est avéré maintenant que de tout temps les indigènes, Cafres, Korannas, Buschmen, ont employé le diamant, non comme ornement, mais comme instrument mécanique. Ces sauvages ont le souvenir que leurs pères faisaient des voyages dans le Griqualand à

1. Voyez page 312 et 315.

la recherche de diamants, dont ils se servaient pour percer leurs meules.

Un trafiquant arriva en 1867 à la ferme d'un Boer nommé Jacobs; il vit les enfants jouer avec de petits cailloux transparents; un autre voyageur, chasseur d'autruches, vint aussi à passer, et ces deux hommes eurent l'idée que ces cailloux pouvaient être des diamants : idée vague, car ils n'en avaient jamais vu. Ils les essayèrent sur des vitres, dont on peut encore voir les rayures, et ils conclurent un marché; l'un d'eux, nommé O'Reilly, emporta une des pierres, la plus grosse, et il fut convenu qu'il en partagerait le prix avec l'autre voyageur et le Boer.

Le diamant fut vendu cinq cents livres (12 500 francs). Cette nouvelle parcourut la colonie avec la rapidité de l'éclair et y fit une sorte de révolution dans un moment où il y avait une panique commerciale, occasionnée par la baisse des laines et les épidémies qui sévissaient sur les troupeaux.

Plusieurs autres diamants furent ensuite trouvés par des Européens, et d'autres apportés par des Cafres qui les conservaient peut-être depuis des siècles; entre autres cette fameuse « Étoile de l'Afrique du Sud » dont nous avons déjà parlé. Alors il se produisit une agitation extraordinaire et l'on se mit à explorer le sol. Trois mois après la découverte du premier diamant à Pniel, cinq mille personnes s'étaient établies en cet endroit. Presque aussitôt Hébron, Goug-Goug, Moonlight, Rush et beaucoup d'autres gisements se révélèrent. En Europe on hésita longtemps; différents experts se montrèrent incrédules, ayant peut-être intérêt à le paraître.

L'affluence rapide des travailleurs rendit nécessaire la création d'un gouvernement. L'État libre d'Orange et la république du Transvaal s'en chargèrent. Quelque temps après, les mineurs nommèrent un président des camps de la rivière; ils choisirent M. Parker, qui avait une grande connaissance des Boers : il rendait sévèrement la justice et ses sentences étaient exécutées avec une rigueur extrême. Les coupables étaient condamnés à la noyade, au fouet, à l'exposition au soleil.

On avait eu la pensée de créer une république des Champs de diamants; mais on finit par voir qu'il faudrait certainement entrer en lutte avec la république du Transvaal, l'État libre et les boers; une colonie de mineurs ne pouvait pas se fonder ainsi. Il était impossible à des sujets anglais, qui formaient la majorité et qui occupaient un territoire revendiqué par l'Angleterre, de secouer le joug de ses représentants; aussi envoya-t-on M. Campbell prendre le pouvoir, et M. Parker eut le bon sens de se retirer sans résistance.

Jusqu'alors les diamants n'avaient été trouvés que dans les rivières, et ils avaient rapporté trois cent mille livres (sept millions et demi de francs); la somme n'était certes pas sans importance, mais elle n'était rien auprès de celles que les diamants devaient fournir plus tard à la douane du Cap. Tout à coup le

bruit se répandit que l'on venait de découvrir la précieuse pierre dans une ferme, au milieu du Veld, loin de toute rivière, là où, d'après la science, il n'y en avait jamais existé. L'histoire du fermier Du Toit que nous avons racontée était la cause de cette effervescence. C'est à ce moment que fut formée la « London et South African Company ».

Une seconde compagnie, sous le nom de « Hope-Town Diamond Company », se constitua à peu près de la même manière à Bultfontein. Les différents règlements établis par les mineurs donnèrent souvent lieu à des contestations; mais le gouvernement de l'État libre fut bien obligé de les accepter en les modifiant par quelques additions.

Bientôt la guerre éclata entre les deux compagnies et, après des complications sans nombre, les propriétaires de Bultfontein se virent dépossédés de presque tous leurs droits. Ce n'est qu'à l'époque où l'Angleterre s'annexa définitivement ces territoires sous le nom de Griqualand Ouest, qu'on put mettre un peu d'ordre dans toutes ces affaires.

Une partie des mineurs réclamèrent un gouverneur, qui leur fut accordé; on fonda un conseil composé des représentants des divers établissements; mais ce qui était à prévoir arriva : les charges, et par conséquent les impôts, augmentèrent en même temps que se produisait une baisse considérable sur les diamants, et il en résulte qu'aujourd'hui tous les champs de diamants se dépeuplent.

Parmi les curiosités les plus étranges du pays, il faut citer les cavernes de cannibales qui se trouvent dans la montagne au delà de Thaba-Bosigo, sur le territoire des Bassoutos. Pour les visiter, on prend des guides à Cana, ancienne mission, et l'on se fait conduire, à deux milles de là, au flanc de la montagne. Il faut s'aider des mains pour gravir la pente escarpée qui mène aux cavernes.

On entre dans une excavation large de cent à cent cinquante mètres et très-élevée. L'œil ne distingue de tous côtés sur le sol qu'ossements ou débris d'ossements qui ont été brisés en morceaux à coups de hache ou de pierres tranchantes. La caverne conserve partout des traces de fumée et de suie.

Ces sauvages ne se contentaient pas, croit-on, de manger leurs ennemis, souvent quelques-uns des leurs étaient sacrifiés. Il y a dans ce pays quantité de cavernes, grandes ou petites, dont la destination paraît avoir été la même.

Il y a trente ans à peine, cette tribu était encore la terreur de la contrée; aujourd'hui on assure qu'elle a cessé d'être anthropophage, du moins en masse, car certains voyageurs assurent avoir trouvé des traces toutes récentes de leurs détestables pratiques. Nous avons vu un vieillard qui passe pour avoir été l'un des principaux d'entre ces sauvages. On prétend que des femmes enlevées par eux, devenues leurs compagnes, refusèrent de les abandonner.

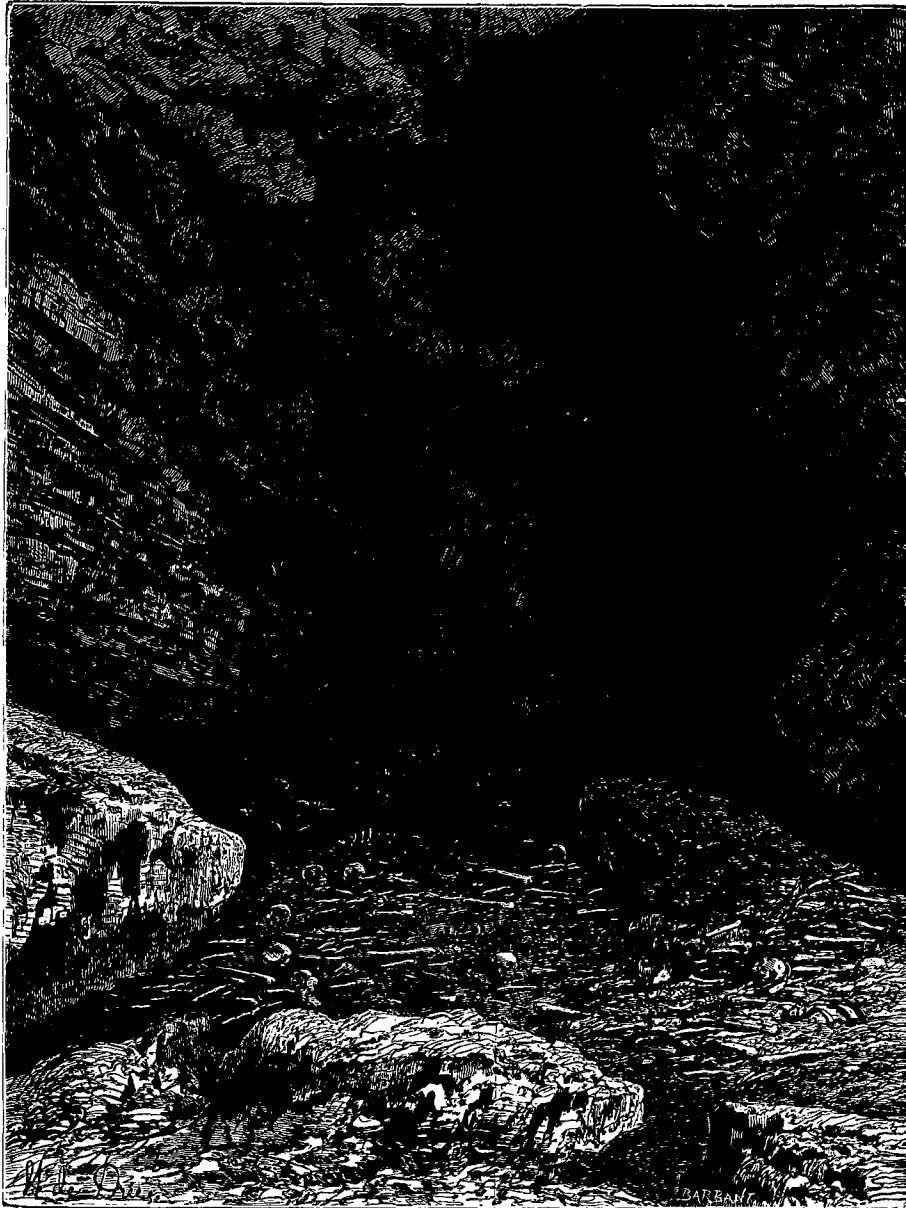
Le cannibalisme a été supprimé par les efforts du

prince George, chef des Bassoutos, et par son vieux père. On suppose que ces tribus de cannibales, car en fait il y en avait quatre, étaient devenues anthropophages à la suite des guerres qui avaient dévasté cette partie de l'Afrique au commencement du siècle; pressés par la famine, ces malheureux se mirent à chasser l'homme.

XIV

Un diamant de deux cent quatre-vingt-quatre carats. — Départ pour Kimberley. — L'évêque de Natal. — Un banquet en son honneur. — Les Ring Kop Kafirs. — Vols nombreux. — Départ. — Retour au Cap. — Visite à Constance

Nous venons de vendre le claim du capitaine Van-



Une caverne chez les cannibales (territoire des Bassoutos). — Dessin de St. de Drée, d'après un croquis.

renen pour la somme de deux cent vingt-cinq francs; il nous en a coûté cinq cents l'année dernière et nous n'y avons presque rien trouvé.

Il y a des gens que rien ne décourage. Un mineur vient de faire installer dans ce claim une pompe à vapeur. Ce sera de l'argent perdu. On ne saurait citer un individu sur mille qui ait fait fortune ici en trouvant des diamants, et même un sur cent qui ait assez gagné pour payer la main-d'œuvre.

On parle beaucoup, en ce moment, d'un merveilleux diamant de deux cent quatre-vingt-quatre carats trouvé à De Beer's par un Prussien, ministre protestant. Il en demande trois cent mille francs, et n'en trouve que soixante-quinze mille. On se fait facilement des illusions sur la valeur de pareils objets.

La baisse se fait aussi sur les ouvriers cafres; cela tient à la diminution de la population minière et à la sévérité de la police. Aussitôt arrivés, on de-

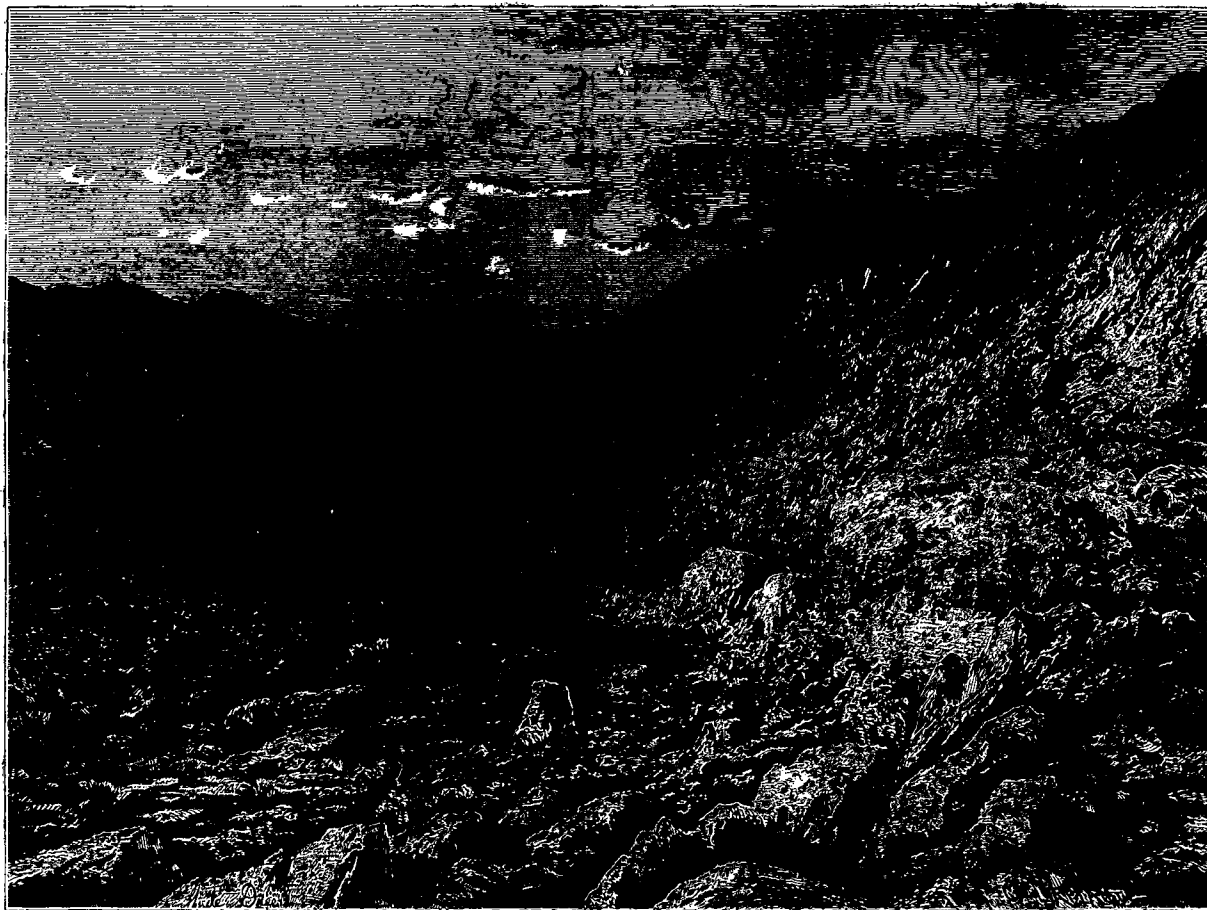
mande à ces pauvres gens un billet d'enregistrement ; et s'ils n'en ont pas, ils sont conduits en prison, où le plus souvent ils sont atteints de la fièvre. Le nombre de ceux qui meurent est effrayant.

Je viens de trouver deux diamants, un de deux carats et demi et un autre de huit carats trois quarts. C'est une assez bonne journée ; le plus gros nous a été acheté trois cent vingt-cinq francs. Certes il n'y a pas lieu de s'enthousiasmer ; mais quand on est aussi peu favorisés que nous le sommes, on se contente aisément de peu. Toutes nos trouvailles de l'année ne nous ont pas rapporté plus de mille francs. Comment

le découragement ne s'emparerait-il pas de nous ?

Depuis quelque temps mon mari insiste pour que nous quittions Du Toit's Pan afin d'aller nous installer à Kimberley, où il vient de se créer une nouvelle industrie, celle du lavage des terres qui ont déjà été triées et qui donnent encore de fort beaux produits. Les rapports sont tellement séduisants qu'enfin je cède à ses instances, et nous nous décidons à abandonner Du Toit's Pan et le petit jardin qui entoure notre maison, malgré toute la peine que nous nous sommes donnée pour le créer.

A Kimberley, après nous être installés, nous ques-



Col Mitchell, dans les monts Drakenstein. (Voy. p. 336). — Dessin de St. de Drée, d'après une photographie.

tionnons un individu occupé au lavage des terres : il nous dit que, depuis sept mois qu'il travaille à laver avec trois petites machines, il a déjà mis vingt mille francs à la banque. Mon mari est ravi ; moi, je ne le suis guère.

Nous avons eu la visite de l'évêque de Natal, qui a les Champs de diamants dans son diocèse ; on fait de lui le plus grand éloge, comme, du reste, de tous les prêtres catholiques dans ces contrées. Une cavalcade est allée au-devant de lui et il a fait une entrée triomphale : il y a beaucoup de catholiques ici.

Le soir, on l'a invité à un banquet, qui a été présidé par un protestant, l'éditeur du journal *Diamond's*

News. Malheureusement, les convives se sont si fort enivrés que Mgr Jolivet et son vicaire ont dû se retirer.

J'ai souvent parlé des nègres Zoulous, la peuplade cafre la plus intéressante parmi celles dont nous voyons journellement les représentants ; mais je n'ai rien dit des nègres « Ring-Kop Kafirs », qui ont sur la tête un anneau noir de l'épaisseur du pouce et souvent plus gros. Quand ils se sont distingués par quelque action courageuse, le chef de la tribu leur présente cet anneau, qui se porte comme une couronne. Il est fait d'une espèce de gomme provenant d'un arbuste du pays. On pétrit cette gomme avec du sang de bœuf et on l'introduit dans une grosse veine qui se trouve

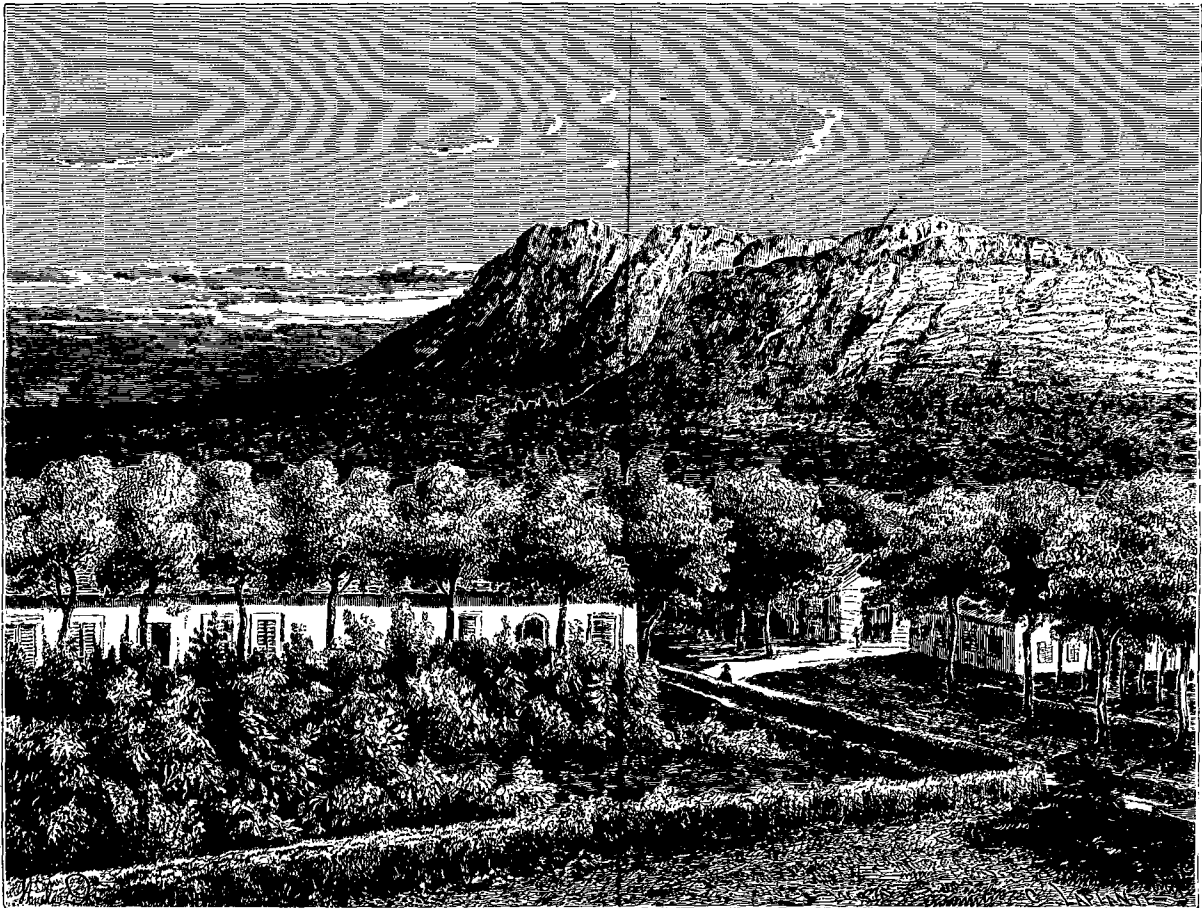
sous l'épaule gauche du bœuf; après quoi, on le polit par le frottement.

La cérémonie du couronnement des Ring-Kop se fait tous les deux ou trois ans; c'est le chef qui leur met sur la tête l'anneau, qu'ils ne doivent plus déplacer. Ils ne peuvent se marier avant d'avoir obtenu cette distinction. Lorsque leurs cheveux repoussent, ils les font tondre et replacent avec soin l'anneau.

Un nègre que nous avons depuis quelque temps prie mon mari de le conduire à la banque pour y déposer ses économies; mon mari lui demande en route combien il possède; le nègre lui répond : mille deux

cent cinquante francs. Où a-t-il pu prendre mille deux cent cinquante francs, lui qui n'a jamais eu un sou? Au bureau de la banque, il détache sa ceinture et en retire trois mille cinq cents francs. Il est clair que ce n'est pas avec ses économies qu'il a pu se créer un pareil capital.

Non-seulement on est volé chez soi de ses diamants, mais on est volé au dehors; le vol est partout et la police impuissante y perd sa réputation. On vient d'arrêter, au moment où ils allaient partir, un homme et une femme que j'ai vus arriver ici sans autre avoir que l'industrie du mari, peintre en bâti-



Constance. — Vue générale de la propriété de M. Vanrenen et des vignobles. (Voy. p. 336). — Dessin de St. de Drée, d'après une photographie.

ments. Sur des dénonciations sans nombre, on a été obligé de les arrêter, et l'on a trouvé chez eux dix-sept mille cinq cents francs, sans compter trois cent mille francs déposés à la banque et tout ce qu'ils ont déjà expédié en Allemagne. On les a condamnés à un an de prison, plus cinquante coups de fouet.

Voici la fin de nos aventures. Nous avons passé près de cinq années dans ce pays à la recherche de la fortune que nous n'avons pas plus trouvée à Kimberley qu'à Du Toit's Pan; de plus en plus découragés, las d'avoir vainement souffert et travaillé si longtemps, nous allons abandonner les champs de diamants à des chercheurs plus heureux.

Nous nous sommes procuré un wagon pour nous seuls et nous nous faisons trainer par des bœufs. Nous serons beaucoup plus longtemps en route; mais du moins nous aurons nos aises et nous ne risquons pas de mourir de faim devant les fermes inhospitalières des boërs.

Il serait oiseux de raconter notre voyage, jour par jour, comme nous l'avons fait lorsque nous nous dirigeons, pleins d'espoir, vers un brillant Eldorado. C'est dans des dispositions bien différentes, profondément tristes, que nous traversons de nouveau ces pays déshérités.

Je me bornerai à dire que nous n'avons pas suivi

tout le parcours de notre premier voyage : nous avons quitté notre ancienne route quelque temps avant d'arriver aux monts Drakenstein, pour les traverser au col de Mitchell que nous ne connaissions pas. Le voyage, fort long, n'a offert aucun incident.

Arrivés au Cap, notre désir était de nous embarquer le plus tôt possible pour l'Europe ; toutefois nous tenions beaucoup, sur la recommandation de M. Vanrenen, à voir les célèbres clos de Constance, si renommés, et dont une partie appartient à un de ses parents portant le même nom que lui. Un de nos premiers

soins fut donc de rendre visite à ces vignobles¹.

La renommée du vin de Constance date de l'année 1685. On rapporte que le gouverneur Simon van der Steel, qui portait le plus grand intérêt à l'agriculture, résolut de rechercher le sol le plus convenable à la culture de la vigne. Il fit faire des analyses comparatives des vins de France et du Rhin et des vins de Rondebosch, de Boscheuvel, de Tygerberg et de Constance, et chercha dans la colonie un sol semblable à celui qui en Europe produit ce dernier vin.

Il obtint du baron Van Rheede van Drakenstein,



Constance. — Cour d'habitation. — Dessin de St. de Drée, d'après une photographie.

commissionnaire de la Compagnie hollandaise, et qui a donné son nom au district, une concession de terres comprenant tout ce qui est maintenant connu sous le nom de Grand et du Petit Constance, Witteboom, Bergvleit, etc. Il se procura des plants de choix, et c'est avec des ceps de muscat et des ceps de Catalogne qu'il donna au vin de Constance les qualités si recherchées aujourd'hui.

Constance fut vendu en 1715 avec l'habitation principale autour de laquelle Van der Steel avait fait ses belles plantations. Ce terroir a conservé son nom de Grand Constance ; c'est aujourd'hui la propriété de M. H. Cloete. M. Sébastien Vanrenen a acquis la pro-

priété de Witteboom, qui touche à Constance ; et le sol en étant identiquement le même, ses vins ont acquis aujourd'hui une égale célébrité.

Les deux magnifiques propriétés de M. Cloete et Vanrenen attirent tous les étrangers qui arrivent au Cap, dont elles ne sont éloignées que de vingt kilomètres.

DE DRÉE,

d'après les notes de madame P.

1. Voyez t. I^{er}, page 360

ERRATUM. — Sous les dessins de la première de ces trois livraisons du *Voyage aux Mines de Diamants* on a écrit H. de Drée ; il faut lire St. de Drée (Stéphane de Drée).